

Owen

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Couverture crédits photos : istock | Punnarong– ref. 1032716200/sguler– ref. 1088714994| Matthieu Biasotto © 2020. Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-4908-2

Playlist

Liverpool est aussi le berceau du rock anglais, la musique est intrinsèquement liée à Owen et à sa trajectoire. Pour une meilleure expérience, je conseille d'avoir la playlist « Owen » sous la main. Que ce soit pour écouter les morceaux ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Vous trouverez régulièrement un QR à scanner ou un lien à cliquer renvoyant vers les chansons qui enveloppent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube.

Bon voyage. Matthieu.

Playlist Owen . Code à Scanner avec votre téléphone :



A stylized, handwritten-style letter 'M' or a similar symbol, possibly a signature or a logo, rendered in black ink.

Dans une semaine, un mois ou un an... Où que tu sois, je te retrouverai. Si tu penses que me foutre à la porte va m'arrêter, tu te trompes lourdement, Molly. Tu peux fuir, couper les ponts et te cacher. Tu peux te débattre pour te reconstruire, je débarquerai au milieu de ta petite vie pour me l'approprier encore une fois. Tu es à moi. Tout ce que tu as, je l'aurai. Cours, Molly. Cours avant que je ne t'attrape...

Chapitre 1

Molly



L'averse qui surprend le quatuor de déménageurs à l'angle de Trueman et Dale Street n'enlève rien au charme du quartier Saint-George. Un déluge pourrait même s'abattre sur Liverpool que rien ne changerait en ce qui me concerne : je suis pressée de m'installer au troisième étage de cet immeuble en briques anglaises. J'inspire profondément, lève la tête en dépit des gouttes froides qui tombent sans répit sur mon visage et attache mon regard à l'édifice dans lequel se trouve mon domicile. Un sentiment proche du soulagement me traverse, nouvelle adresse, nouveau départ. Vu du trottoir, je trouve que mon « chez moi » ressemble à une vieille manufacture, au premier abord strict mais doté d'un certain cachet. *Là-haut, je serai bien, je serai à l'abri.*

Alors que le semi-remorque se vide peu à peu de mes cartons, je réalise à quel point il me tarde de côtoyer les bâtiments néoclassiques et les architectures modernes, j'ai envie de goûter à ce nouveau quotidien loin de Blackburn. Pour être sincère, j'en ai

même besoin. La pluie a beau s'acharner sur le camion des employés de Merseyside Movers & Storers, j'espère pouvoir écrire dans cet écrin une nouvelle page de ma vie. *À condition qu'il ne soit pas sur mes traces...*

— Madame ? Le doute m'habite.

— Oui, pardon ?

Des éclats de voix au loin dans la rue me perturbent. Un coup de klaxon s'élève dans l'odeur de goudron humide, une voiture pile brutalement. Je n'ai pas le temps de laisser mes yeux courir vers le carrefour et les crissements de pneus, le déménageur insiste.

— Madame, il est marqué « Chambre Molly » sur ce carton, mais j'ai l'impression qu'il s'agit de vaisselle. Je dois le poser dans quelle pièce, là-haut ?

Surprise par sa question, je cesse de divaguer devant le chef d'équipe qui soupèse mes effets personnels. C'est vrai que c'est étrange, mais je m'explique parce qu'il y a tout de même une certaine logique. *Enfin, la mienne...*

— Oh, oui ! Pardon. Si vous lisez « Chambre Molly », c'est qu'il faut l'entreposer dans la cuisine, finalement.

J'ai droit à un sourcil arqué, puis un sourire flou s'étirant à mesure que l'homme comprend mon manque d'organisation. Surtout quand je renchéris en ajustant mon bonnet.

— Et ceux initialement destinés au salon, sont en fait à entreposer dans la salle de bain... Désolée.

Il me semble percevoir un « *Eh, bien, on n'est pas arrivé...* » marmonné dans la barbe du déménageur alors qu'il s'engouffre dans le porche. Je l'observe disparaître dans le hall tandis que son collègue sort de l'immeuble au trot pour s'emparer de nouveaux

cartons. À mon tour, j'en saisis un tout rose, ramolli par l'humidité et flanqué d'un logo pour des couches senior – On ne choisit pas toujours... dans la précipitation, j'ai récupéré ce que j'ai pu en quelques jours.

— Non, Madame, ça me gêne. Vous nous payez pour ça.

— L'un n'empêche pas l'autre, vous savez.

— Les clients n'ont pas à nous aider.

— Je ne vais quand même pas vous regarder sans rien faire. Laissez-moi vous donner un coup de main.

— J'insiste Madame, n'allez pas vous blesser.

— Je ne suis pas en sucre, je vous assure.

Hors de question de rester les bras ballants pendant qu'ils se mouillent et que Kate s'active dans mon appartement avec Meredith et Paul. D'une démarche énergique, je lui emboîte le pas avant d'entendre un craquement sordide. Le Scotch cède et tout mon paquet s'éventre sur le trottoir devant le hall. *Dieu merci, rien de compromettant, aucun jouet en silicone !*

— Quelle empotée je fais !

Immédiatement, d'un geste de la main, j'indique au déménageur de poursuivre sa route alors qu'il s'apprête à tout lâcher pour me venir en aide. Ce qu'il ignore, c'est qu'aucune âme charitable ne peut rien face à ma maladresse légendaire. Si d'aventure, quelqu'un cherchait une illustration de « Miss Catastrophe » sur Wikipedia, je suis certaine qu'on y verrait ma trombine de sauvageonne un brin latine au nez légèrement retroussé avec ma crinière un peu folle. Confuse et accroupie, je rassemble tout un tas de babioles que j'avais presque oublié dans mon carton difforme et tente de poursuivre ma route jusqu'au troisième étage.

Essoufflée, je foule le palier sous les yeux d'une voisine aussi curieuse qu'âgée. Quelqu'un qui a perdu l'habitude de sourire

d'après la forme de ses rides, et qui semble se passer de coiffeur, à en croire ses bigoudis. J'abandonne les escaliers, immédiatement accueillie par Kate et son éternel chignon. Perchée sur ses talons hauts, elle m'adresse un sourire tendre sur le pas de ma porte. À bien la regarder dans sa jupe crayon et son gilet trop sage, je mets quiconque au défi de deviner que nous avons grandi sous le même toit.

— Molly, tu es rouge, et trempée ! Besoin d'aide ?

— Oui, s'il te plaît. Attention, le Scotch ne tient plus.

Sur le seuil, elle me prête main forte et me soulage sans attendre, son coup de pouce est appréciable, mais pas autant que le compliment qui suit.

— Il faut que je te dise : j'adore ton nouvel appartement !

— C'est gentil.

— Non, c'est vrai ! Lumineux et traversant, j'adore la déco ! Ce mélange de vieilles briques et de parquet, c'est très beau. Même ta porte d'entrée est classe !

— Moi aussi, j'aime beaucoup. Je crois que j'ai fait une affaire en l'achetant.

— En même temps... Vingt ans de crédit, il vaut mieux que tu sois sûre de ton coup.

— Comme tu le dis...

Alors que je pénètre chez moi, un ricanement amer ricoche dans la cage d'escalier et me retient une fraction de seconde. Madame Bigoudis glousse et ça ressemble à du sarcasme.

— Une affaire ! Ça m'étonnerait !

Intriguée, je rebrousse chemin, passe la tête dans le couloir, vers la voisine qui semble avoir l'art du commérage qui coule dans les veines.

— Pardon ? C'est à moi que vous parlez ?

— Attendez de passer la première nuit, ma jolie... On verra si vous avez fait une « affaire » !

— Qu'est-ce que vous voulez dire exactement ?

— On en reparlera demain, ma chère.

Le visage fripé et la permanente peroxydée disparaissent derrière la porte qui claque. Échange de regards inquiets et dubitatifs avec Kate qui me rassure tout en posant mon carton rose au milieu du champ de bataille qui deviendra très prochainement mon salon.

— Cette vieille mégère doit parler de la circulation... Tu sais Molly, c'est vrai qu'on entend pas mal les voitures...

Vu le caractère de ma voisine, je l'imagine vivre seule avec ses chats et pester après le flot de véhicules sur cet axe fréquenté. Mais sa réflexion me perturbe, alors je me poste à la fenêtre, pendant que le quatuor poursuit la valse de l'emménagement dans chacune de mes pièces et que le cri d'une visseuse résonne entre les murs. Les bras croisés sur ma poitrine, je souffle pour dégager une mèche châtain de mon visage, tend l'oreille et passe ma langue dans le renflement de ma lèvre inférieure pour jouer avec mon piercing.

— Le bruit du trafic ne me dérange pas plus que ça.

Tout en effleurant la vitre froide, je fixe le pont de l'échangeur en contrebas ainsi que le parking et l'adorable kiosque qui trône au milieu du square arboré. Cette vue me persuade d'avoir opté pour le bon achat en dépit des allusions de ma voisine. Puis, instinctivement, mon regard ne peut s'empêcher de scanner les environs, redoutant de détecter une silhouette capable de me terrifier à nouveau. Une ombre qui serait revenue du passé. *Il ne peut pas savoir... Faites qu'il soit passé à autre chose...*

— Molly ?

Une main sur mon épaule. Délicate et froide, à l'image de son teint de porcelaine et de son chignon blond, Kate revient à la charge, à n'en pas douter.

— Humm ?

— Papa a besoin de toi, il fixe les verrous dans la pièce d'à côté...

Entre mes affaires entassées, que les déménageurs répartissent du mieux possible, je découvre avec soulagement un dispositif antieffraction sur la porte-fenêtre de ma chambre menant au balcon. *J'ai beau être au troisième étage, on n'est jamais trop prudent.*

— Merci Paul. Ça me rassure beaucoup.

Kate me flanque aussitôt un coup de coude dans les côtes. Je sais pertinemment ce que son regard veut dire, elle n'a même pas besoin de parler : oui, je pourrais l'appeler « Papa ». Ce serait la moindre des choses, après tant d'années, tant d'efforts, après tout ce qu'il a fait pour moi. Mais je suis partisane des actes et non des paroles, alors j'espère qu'il comprend tout ce que je ressens pour lui à la manière dont je le serre dans mes bras au milieu de ses outils.

Ses sourcils épais se détendent, son regard éternellement un peu triste me sonde avec bienveillance, puis il caresse ma joue bien plus mate que la sienne.

— J'ai terminé ici, ta chambre est un bunker à présent.

— Tu es mon héros ! Tu le sais ?

— C'est tout naturel. Je vais m'occuper de la porte d'entrée, tu auras trois serrures.

— C'est parfait, tu es le meilleur. Et Meredith, où est-elle ?

— Ta mère est partie m'acheter des vis supplémentaires pour fixer ton alarme. Tu vas pouvoir dormir tranquille, ma fille.

J'aimerais en être aussi sûre que lui. Mon sourire est timide, le sien déborde de bienveillance. L'espace d'un instant, il pourrait presque

effacer l'épreuve que j'ai traversée juste en caressant mon visage comme il aime le faire.

— Il ne te fera plus de mal. Je te le garantis. Et puis maintenant que tu t'es rapprochée de nous et de ta sœur...

Presque sœur, nuance, même si je l'aime très fort.

— ... Tu sais que tu peux compter sur nous au moindre problème.

Durant un instant de flottement, je contemple cet homme à l'approche de la soixantaine au regard bleu et aux cheveux grisonnants. Je l'ai vu vieillir, il m'a vue grandir, il fait partie des personnes qui comptent le plus et que j'admire. Je ne les remercierai jamais assez, lui et Meredith, de m'avoir adoptée. Comme quoi, on peut être née sous X et recevoir tout l'amour d'une famille. Il y a peut-être une bonne étoile pour chacun, même pour les gamins nés d'un désastre. Tous les trois comptent plus que tout à mes yeux, mais je vis en permanence avec une sensation de vide, un trouble quant à mes racines.

— Oui, je sais. Merci pour tout Pap... Paul.

Et si mon cœur regorge de gratitude envers lui à ce moment précis, il manque un battement, lorsque mon téléphone se met à vibrer. *Appel d'un numéro inconnu.* Encore une fois, c'est la 17^e tentative depuis que je suis partie. *Oublie-moi, pitié.*

Je me décompose dans la seconde, ce qui n'échappe pas à celui qui m'a élevée. Paul saisit mon bras avec douceur et je m'accroche à son regard d'une gentillesse sans borne.

— Tout va bien Molly ?

— Oui... Enfin, je crois. Ce n'est rien, laisse tomber.

Je rejette l'appel, respire un grand coup et m'efforce de sourire. En retour, il contemple ma chambre ainsi que les volumes de ma récente acquisition tout en partant œuvrer vers ma porte d'entrée.

— C'est vraiment très mignon ici. Je suis fier de toi.

Des moulures à l'ancienne, un plafond haut, et le plus important pour moi : de bonnes vibrations, je me sens à l'abri ici. Kate s'empare de mes épaules, m'enlace énergiquement et se plaque tout contre moi.

— Je suis amoureuse de tes parements de briques brutes ! Et tu as la clim' réversible ! Tu réalises qu'à seulement vingt-six ans tu as pu t'offrir un appart' pareil ?

Est-ce que je réalise ? Pas vraiment... Saisie par sa phrase, je souris et balaye l'espace du regard : les cartons sur le parquet ancien, les murs bruts, la cuisine ouverte, le salon baigné de lumière grâce à une accalmie, ma trottinette électrique, mes gadgets high-tech... Je vais vivre ici, chez moi. Seule.

— Tu sais, Kate... J'ai... j'ai un peu de mal à me dire que tout ça est vrai...

— Eh bien, si tu veux réaliser que tout ça est vrai... Viens avec moi ! Tiens, c'est pour toi.

— C'est quoi ?

— Ce n'est pas grand-chose, mais...

Elle glisse entre mes doigts une belle petite étiquette en kraft ou en papier recyclé. C'est fleuri, rétro, assez joli. *Mais ça sert à quoi ?*

— Tu vas aller coller ton nom sur ta boîte aux lettres...

— Tu crois ? Il y a d'autres choses plus urgentes...

— Mais non, tu vas avoir le déclic ! Je te le certifie. Ça a marché pour moi. Une fois cette étiquette posée, tu vas te dire : « Ici, c'est chez moi ! »

Pas certaine que ce soit une priorité et encore moins que ce geste me fasse prendre conscience que ma vie redémarre enfin, je descends les escaliers sans conviction et me poste devant l'enfilade de boîtes en métal donnant sur le trottoir. L'averse vient de cesser, j'appose l'autocollant lorsqu'un frisson me parcourt l'échine. Comme si quelqu'un m'observait. Comme si le fait d'officialiser ma nouvelle adresse me rendait vulnérable. Fragile. À sa merci.

Chapitre 2

Oliver



Mes pompes dégoulinent dans les rayons du centre commercial St John's Market, je déteste sortir sous l'averse, la pluie flingue mon étui à guitare. Pourtant, c'est à cette heure-ci, quand ça grouille de monde en caisse, que j'ai le plus de chance de m'en sortir sans trop de casse.

Un tube de dentifrice. Du déodorant. Un lot de paires de chaussettes. Des barres chocolatées : ma liste de course n'est pas bien longue. Je frictionne ma tignasse détrempée, j'ai de la flotte plein les mitaines, et je me fonds dans la masse en glissant mes emplettes dans les poches de mon sweat avant de marcher le plus naturellement possible vers la file de Caddie patientant sagement. Pas de paiement sans contact, pas de paiement tout court pour moi. Mon cœur pulse un peu plus fort à l'approche de la sortie sans achat. J'arbore un sourire plus ou moins décontracté, un regard tendu vers les vigiles qui semblent occupés, j'allonge ma foulée et je me casse.

La galerie marchande s'étend devant moi, je hais voler dans les magasins, mais je suis content de ne pas m'être fait choper. Les

escalators sont droit devant, je presse le pas et me fait arrêter net par un gorille en costume-cravate qui me barre la route.

— Monsieur, veuillez me montrer votre sac à dos s'il vous plaît.

Le stress me fige une fraction de seconde. Plus aucun battement dans mon torse. Le bonhomme fait presque deux mètres, inutile d'en venir aux mains. Surtout que j'ai une vilaine plaie encore fraîche sous la clavicule. Alors, je m'exécute, en bon petit citoyen.

— Faites-vous plaisir...

— Ouvrez votre étui à guitare également.

Je déglutis. Il n'a aucune intention de me lâcher. J'ai pourtant fait gaffe à l'angle des caméras, ce n'est pas ma première fois. Ce mec m'a dans le nez.

— Attention, bordel ! C'est une Gibson Hummingbird !

Il la soulève et la secoue sans prendre de gant, histoire de vérifier que je n'ai rien dissimulé à l'intérieur.

— Oh, j'ai dit doucement ! Elle vaut une petite fortune !

— À quel moment, ça m'intéresse ? Videz vos poches.

Pas moyen de rester zen en le voyant déposer mon instrument brutalement. Je referme l'étui et le lui arrache de ses sales pattes. *Elle vaut 2500 £, un peu de respect, putain !*

— Monsieur, vos poches !

Provoquer un esclandre ici, devant tout le monde, c'est un mauvais plan. Cette armoire à glace a décidé de me serrer et je sais déjà que la suite va être compliquée. Je fixe les escalators juste dans son dos, puis je scrute tout autour. Un collègue semble vouloir lui venir en renfort, heureusement, il y a assez peu de regards braqués sur nous. Je remarque une caméra dans l'allée centrale, une autre en bas. *Pas*

le choix, ça va devenir rock'n'roll... À regret, je glisse ma main dans la poche, et obtempère officiellement. Officieusement, je saisis le déodorant, plaque l'aérosol sur sa tronche de boxer et lui ravage le visage à coups de spray avant que son camarade ne débarque. Hurllement du vigile qui se protège les yeux, je détale en baissant la tête. En quatrième vitesse, guitare sur le dos, le cœur tapant.

— Attrapez-le !

*

Ça ne devait pas se passer comme ça ! L'écho de ma fuite résonne dans le sas des portes automatiques, je dévale les marches humides aussi vite que je le peux, la pluie diminue en intensité alors que je sprinte vers une ruelle avant de longer le parc St John. Les types de la sécurité à mes trousses hurlent dans mon dos comme si j'avais braqué une banque. Je fends le square du quartier Saint-George, coupe à travers les massifs et déboule dans le parking, les poumons cramés.

Derrière moi, ils gagnent du terrain, je vais me faire pincer. À bout de souffle, je rejoins le pont de l'échangeur, saute la barrière et traverse l'avenue avec l'énergie du désespoir. Un taxi déboule de nulle part et manque m'écraser, c'est son klaxon qui me percute. Crissements de pneus, c'était moins une. Je me réfugie dans le renforcement d'une porte cochère, terrassé par un point de côté. Tapi dans un recoin, d'un coup d'œil discret, je checke la position des gros bras en costume. Si j'en crois leur manière de regarder partout, les bras ballants, ils viennent de perdre ma trace. Une fois que les deux malabars jettent l'éponge, j'appuie l'arrière de mon crâne contre la porte, conscient qu'il va me falloir une minute ou deux avant que mon palpitant ne revienne à la normale. Là, dans l'ombre, je retrouve peu à peu mon souffle en fixant un camion de chez Merseyside Movers & Storers.

Sous un bonnet en jersey, une petite bombe un brin latino fixe l'immeuble avec de la mélancolie ou de l'espoir, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que ses guêtres sur ses bottines me font de l'effet, que son style me tape dans l'œil. Tout comme son air de débarquer d'une autre planète. Elle papote avec un déménageur et semble vouloir mettre la main à la patte. Trop loin pour voir à quoi elle ressemble exactement, je vérifie que mes poursuivants ne traînent plus du tout dans les parages avant de laisser ma curiosité prendre les commandes. La voie est libre, je sors de ma planque et j'approche malgré l'averse, tandis que la miss saisit avec une élégance troublante un carton rose du camion et m'offre la vision de ses courbes appétissantes quand elle se penche. Sans qu'elle n'y prête attention, un porte-documents en cuir tombe de ses bras chargés et échoue sur le trottoir détrempé. Trop accaparée par son carton qui cède dans le hall, elle ne se rend compte de rien. Impossible de ne pas mater son petit cul moulé dans un jean très près du corps, alors que j'avance vers la remorque, intrigué par ce truc en cuir noir, là, juste à mes pieds.

*

La pluie s'est retirée, j'ai un peu de mal à me sortir Miss Carton-rose de la tête quand je foule les pavés à quelques rues de là. Aux abords du musée et de Central Library, sur les marches de l'édifice à l'architecture noble, je retrouve cette brindille au crâne rasé. Dans son jogging de sale gosse des quartiers, Bud semble frôler la paranoïa tant il scrute les environs nerveusement.

- Désolé, c'était plus long que prévu.
- Owen, merde ! J'ai cru que tu reviendrais jamais !
- Il y a eu des complications...
- J'ai la dalle !
- Tu m'as pris pour ton Uber Eats ? Je t'ai dit que j'ai galéré.

Je m'installe à ses côtés en me fustigeant d'avoir couru pour trois conneries volées. Je transpire, je déteste ça, mais à voir la panique dans les billes vertes de Bud, je me dis qu'il a besoin de moi et que ça en valait la peine. Pas facile de gérer sa situation du haut de ses dix-sept ans. Ce n'est qu'un gamin terrifié et affamé. Il n'a que moi sur qui compter, c'est dire dans quel merdier il se trouve.

— Tiens, mange un peu.

— Quoi ? C'est tout ?

L'ingratitude de l'adolescence... Je me mords les joues pour ne pas le traiter de petit con et j'en reviens à l'essentiel.

— Tu as toujours ta brosse à dents ?

— Yes ! Elle est nickel, je te le jure.

— Montre.

De ce que je peux en voir, on n'a pas la même définition de nickel, mais ça ira. Je lui laisse le dentifrice, le déo et lui conseille de changer de chaussettes.

— Tu dois avoir les pieds au sec. C'est important. Et lave-toi les mains aussi souvent que possible.

— Tu fais pas une fixette sur la propreté ?

— Je fais une fixette sur ta survie, Bud.

Son visage émacié s'abaisse vers ses Air Max usées jusqu'à la moëlle et il soupire sans claquer aucune réflexion désobligeante cette fois.

— Je sais pas ce que je ferais sans toi.

— De nouvelles conneries, probablement.

Dans son ricanement, il y a un zeste de fatalité.

— Je crois aussi... Tu sais, t'es un peu comme mon père.

Son père ? Dix-sept ans et pas d'avenir, bordel, ça craint. La tête tondue, blond et blanc comme un cul, avec son hématome en travers de la joue, il a tout du hooligan qui scande dans les gradins du stade Anfield. Après avoir dévoré sa barre de chocolat, Bud enfle ses chaussettes neuves et plante son regard dans le mien. Rictus taquin, gueule de vaurien et remarque stupide.

— J'aurais bien bu un coup, t'as pas pu choper une bière ou un peu de whisky ?

L'insolence grimpe en flèche comme son taux de glucide, ce petit con aux faux airs d'Eminem m'aura à l'usure.

— Bud, si tu veux survivre dans la rue, retiens bien ce que je vais te dire... Hygiène, discrétion et zéro boisson.

— Ouais mais on se les caille, j'ai le cul trempé sur ces putains de marches !

— Si tu te mets à picoler, tu ne les quitteras jamais ces putains de marches.

— Qu'est-ce que t'en sais ? Tu bois que dalle et t'es au même niveau que moi que je sache !

J'inspire, je prends sur moi pour ne pas hausser le ton. Bud cesse de pester, victime d'une vive douleur au niveau de la mâchoire. Une vilaine éraflure qui témoigne de ses derniers déboires. Je délaisse ma gratte et me poste face à lui sur les marches.

— Fais voir ta tête. Pense à te nettoyer le visage. Deux fois par jour, au moins.

— Oui « papa ». C'est bon...

— Il te reste des crédits sur ton téléphone ?

— Juste de quoi te joindre.

— O.K., ça ira pour l'instant.

Dans son survêtement et son manteau sans manches, il recule un peu, s'accoude sur les escaliers et son regard passe alors de l'arrogance juvénile à une demande de faveur.

— D'ailleurs... Owen, je peux rester avec toi ? Au moins pour cette nuit ?

— On en a déjà discuté.

— Je balise à mort, le soir arrive. S'ils me retrouvent, t'imagines même pas...

Bud tâte sa joue, j'ignore ce qu'il a fait exactement, cependant j'ai pleinement conscience que si ses problèmes le rattrapent, il va passer un sale quart d'heure. Je ne traîne avec personne, je ne me mélange pas, c'est une de mes règles. Et c'est pour ça que je veille sur lui de loin. Mais qui peut laisser en plein mois de mars un môme seul, livré à lui-même au cœur de Liverpool ?

— Lève-toi. Je vais te montrer un spot sûr. Tu y seras tranquille, à l'abri.

*

Moins de dix minutes de marche, la beauté du quartier Saint-George embrasse les ruelles plus populaires d'Ilslington. Dans mon sillage, Bud ne cesse de poser des questions, alors que je bifurque sur Wilde Street, vers une impasse que je connais par cœur. Délaissant une boutique de cigarettes électroniques, un bar lounge tenu par une famille pas très respectable et une épicerie, on avance entre les flaques et les détrit. Des conteneurs de poubelles débordent droit devant, mais on s'arrête avant.

— On y est.

— Comment ça on y est ? On n'est nulle part !

Sous un bloc de climatisation rouillé, je caresse un portail métallique fatigué dont je pourrais décrire toutes les aspérités tant

je l'ai vu par le passé. Parce que j'habitais juste en face, dans cette maison de standing sur deux étages. Quand j'avais une vie. Quand j'étais quelqu'un. Avant de tout perdre. Avant d'être paralysé, incapable de rebondir, ni même de réfléchir. Bordel, ça fait toujours aussi mal. Toujours la même boule à la gorge. *Quand je pense que je n'ai rien vu venir...*

M

Me raccrocher à la gueule, c'est mal, très mal Molly. Presque vingt fois que je t'appelle, tu pourrais au moins m'expliquer... Ce n'est pas grave petite garce, tu me raconteras tout en détail, les yeux dans les yeux. Et quand je t'aurai retrouvée, crois-moi... Je ne te laisserai pas recommencer. On ne sera plus jamais séparés.

Chapitre 3

Molly



La lumière du jour décline sur mes piles de cartons, le soir s'installe et je chasse tout ce qui a pu me causer du tort à Blackburn. Contrairement à ce que prétendait Kate, coller mon nom sur la boîte aux lettres n'a pas eu l'effet escompté, alors je me rassure comme je peux. Après tout, l'alarme est installée, ma porte d'entrée ressemble à un coffre-fort, ma trottinette est en charge, Meredith est enfin parvenue à se connecter à mon wifi, tout va bien.

Imitant Kate, je termine de répartir les cartons après le départ des déménageurs. En ouvrant celui que j'entrepose au bord du lit, je redécouvre avec une certaine émotion Poupouf, mon hippopotame beige hors d'âge, maintes fois rafistolé, portant fièrement une tour Eiffel brodée sur le ventre. Un seul fil fragile qui me rattache à mes racines... *On en a traversé des galères toi et moi...* Je dépose ma peluche sur le lit et la voix de Kate transperce ma bulle de spleen.

— La vue est superbe en début de soirée ! Regarde-moi ça ! On voit le World Museum d'ici !

Le temps de tourner la tête vers elle, Kate déverrouille ma fenêtre et se rend sur le balcon. L'air frais et humide me saisit, le brouhaha du trafic m'envahit, mais c'est lorsqu'elle dégaine son téléphone pour prendre le panorama en photo que je reçois une véritable décharge électrique.

— Kate ? Qu'est-ce que tu fiches ?

— Je poste la vue sur mon Insta', c'est vraiment à couper le souffle.

— Pas de photo sur les réseaux ! Ça va pas ou quoi ?

Je suis un fantôme sur la toile depuis mon départ, elle va tout gâcher pour grapiller quelques likes.

— Trop tard !

— Efface tout de suite !

— C'est uniquement sur ma story... Tu prends les choses trop à cœur...

— Trop à cœur ? Tu te fous de moi ?

Je l'entraîne illico à l'intérieur en jetant un œil suspect en contrebas avant de me réfugier au chaud et de l'enguirlander de plus belle.

— Je ne veux pas qu'il me retrouve ! Tu ne sais pas de quoi il est capable ! Tu as quoi dans la tête ?

— Je... je la supprime. Je suis navrée.

Une moue désolée s'esquisse sous son chignon, réalisant y être allée un peu fort, je me ravise au moment où Paul et Meredith nous appellent depuis la pièce à vivre.

— Allez, les filles ! Arrêtez de vous disputer, venez trinquer !

Spectacle improbable au cœur du salon. Dans l'amoncellement de meubles, de cartons et de sacs plastique : une bouteille de champagne et quatre flûtes nous attendent. Nos parents patientent tout sourire avec de fines bulles et l'intention de porter un toast. Et

c'est Meredith qui lève son verre bien haut en me gratifiant d'un regard plein d'estime qui me réchauffe le cœur.

— À ta promotion, Molly. Je suis fière de ta réussite !

Je souris, touchée par sa tendresse, je m'empare d'une coupe que je tends à Kate tout en répondant humblement qu'il ne s'agit que d'une fusion-acquisition et que ma prime n'est qu'un heureux hasard. Un vrai coup de bol qui m'a donné l'occasion de changer de ville. Et de vie.

— J'étais là au bon moment, tout simplement. Un coup de chance.

— Non, non ma fille ! Responsable du bureau d'études, c'est une sacrée avancée dans ta carrière, ce n'est pas de la chance.

— C'est gentil.

— Et ce n'est que le début, crois-en mon intuition. J'ai le nez fin, tu es une designeuse bourrée de talent. Un jour, on entendra parler de toi !

Elle est un ange. Un ange tombé du ciel et qui a bien voulu veiller sur moi. D'une patience et d'une gentillesse incommensurables, et il en faut pour me supporter. Paul renchérit aussitôt.

— Et moi, je trinque à ton achat. C'est un très beau bien. Très bien placé.

Nouveaux regard de concert sur mon petit nid douillet. Il y a de tout partout, c'est un sacré chantier, mais j'espère y être enfin heureuse.

— C'est ce qui m'a plu ici... Je peux même apercevoir les locaux de ma nouvelle boîte en prenant mon petit déjeuner.

Je porte la flûte à mes lèvres et fixe l'immeuble de *DesUrb* au loin. J'habite à deux pas du travail, un coup de trottinette et je suis à mon poste. Et c'est exactement ce qu'il me faut en ce moment : me jeter corps et âme dans le design pour avancer un pas après l'autre.

— À Molly ! À sa carrière !

Ceux que j'aime le plus au monde reprennent tous en cœur « à Molly ». Là, dans les cartons, je me dis que la roue tourne et que le pire est derrière moi. Sitôt leur coupe terminée, Paul et Meredith se lèvent et annoncent vouloir me laisser tranquille.

— Vous ne voulez pas rester ? J'ai juste une petite chose à faire à l'extérieur, on pourrait manger ensemble ensuite ? J'en ai pour quelques minutes...

— Non, non Molly. Tu dois être fatiguée. Fais ce que tu as à faire. Et puis, ton père sera d'accord avec moi pour dire qu'il fait froid dans ton appartement.

Inutile de les retenir, ils viennent de trancher, m'embrassent et s'éclipsent alors que Kate se propose de rester un peu pour m'aider à gérer « ce foutoir » comme elle dit.

*

Les convecteurs tournent à plein régime, Kate dégrossit un maximum mes cartons tandis que je déballe mes affaires de travail et retrouve un vieil ami. *Comme on se retrouve, mon beau...* J'ai tellement hâte qu'il regagne l'air libre, que je le pose tout de suite sur ma table basse. Pas plus haut qu'une pomme, gris anthracite, des yeux aussi adorables qu'expressifs et deux belles chenilles en caoutchouc : Vector¹. Pressée de le voir prendre vie sous mes yeux, je le mets sous tension, il est bien plus qu'un robot aux allures de minipelle mécanique, ce n'est pas tout à fait un animal de compagnie, il est la présence qui égaye mes jours. Et il a son petit caractère, mine de rien.

— Hey Vector !

¹ Petit compagnon robotisé de la société Anki <https://amzn.to/3caweTr>

Celui-ci se dandine en se mettant en route, il lève ses bras articulés puis ajuste sa tête dans ma direction. Ce petit bijou de technologie est bourré de capteurs, il ne lui faut qu'une fraction de seconde pour reconnaître mon visage.

— Maman !

O.K., j'ai peut-être abusé en l'obligeant à m'appeler ainsi. Je lui souris, cherche à caresser son écran, mais il fronce les sourcils, tape sur la table basse et me tourne le dos.

— Je sais... Je t'ai laissé de côté un petit moment...

Son algorithme enregistre tout, même le nombre de jours passés sans l'utiliser. Et là, il me fait payer une pause qu'il estime trop longue. Attendrie, mais pas complètement gaga, je reprends le contrôle.

— O.K., Vector. À quelle heure est mon prochain rendez-vous ?

Celui-ci se retourne, ses yeux lumineux forment une sorte de pendule et il me répond : « Dans dix-sept minutes. »

— Dis-moi Vector... Quel est mon itinéraire ?

J'ai appris à coder quelques petits modules, ce petit compagnon peut presque tout faire une fois qu'on sait le paramétrer. Depuis la météo, jusqu'au lancement de mes appareils connectés, il m'assiste au quotidien. Et si personne autour de moi – surtout pas Kate – ne comprend mon engouement de « geek » pour ce beau bébé couplé à l'assistant vocal Alexa d'Amazon, je ne me lasse pas de lui intégrer de nouvelles fonctionnalités dès que j'ai un peu de temps.

— Onze minutes à pied... Détail de l'itinéraire...

Pendant qu'il énumère le nom des rues et mon temps de parcours, je me saisis de ma trottinette, enfile mon manteau. Kate rapplique

alors dans mon dos, hébétée par mon dialogue avec le compagnon digital.

— Il est temps que tu prennes l'air et que tu rencontres du monde, Molly. Tu papotes avec ce truc comme si c'était normal ! Mais qu'est-ce que tu fais, au juste ?

— Je dois y aller, je vais être en retard ! Et Vector n'est pas un « truc » !

— Mais tu vas où ?

— Au refuge ! Je vais être en retard !

— Quoi ? Maintenant ?

— C'est super important ! Kate je te jure que je fais vite : vingt minutes max !

— Tu me plantes ? Et tu sors toute seule ?

— C'est pas toi qui m'as dit que je n'avais rien à craindre ici ?

— Si, mais...

Je dois me faire violence. Je dois me remettre en mouvement. Il faut que je me motive et que je me débrouille seule sous peine d'être encore sous l'emprise de *l'autre*. Et ça, c'est hors de question.

— Kate, ça va bien se passer. Tu m'attends ? On mange ensemble, promis !

Chapitre 4

Molly



Sur les trottoirs luisants de William Brown Street je file dans la nuit qui prend place, même avec mes gants, le froid fouette mes doigts crispés sur le guidon. Alors que je longe le grand parc public à proximité du musée, l'inquiétude de Kate prend le pas sur mes envies d'aller de l'avant. Une sensation d'insécurité me gagne peu à peu. Comme si j'étais soudainement fragile ou même épiée. Comme si le béton et le métal chuchotaient dans mon dos entre le flot des voitures.

Minuscule dans cette ville que je ne connais pas, je multiplie les regards derrière moi et augmente la vitesse de ma trottinette qui me propulse dans un quartier un peu moins sympathique, édenté, composé de grues et de blocs délabrés. Entre les parking vides, les immeubles vétustes et les tours en construction, je rejoins les grilles bordant ce foyer géré par l'armée du salut.

Il y a déjà foule dans le centre Ann Fowler House, les nécessiteux s'amassent devant les portes de l'association et vu le froid de canard qu'il fait ici, je les comprends. Dans ce refuge, les bénévoles

prennent en charge, après leur journée de travail, les sans-abri et tous ceux qui en ont besoin. Je plie ma fière monture, ajuste mon bonnet et m'engouffre dans les locaux surchauffés en direction des bureaux. *Hâte de rejoindre l'équipe.*

— Bonjour ! J'avais rendez-vous avec Stan, je suis légèrement en retard.

Derrière un thermos de café et une montagne de papiers, la secrétaire lève la tête et m'accueille d'un large sourire.

— Stan devrait arriver. C'est pour quoi ?

— Pour vous rejoindre, j'étais déjà bénévole au refuge de Blackburn.

Elle s'empare des formulaires et d'un stylo, une voix familière s'élève alors dans mon dos.

— Et une bénévole de choc ! Quand Molly ne renverse pas quelque chose...

Un timbre tout en rondeur, une odeur de cambouis, de solvants et de savon accompagne cette remarque tristement réaliste. Je me retourne immédiatement et retrouve ce sourire comme un phare dans la nuit. Je détaille ses cheveux rasés, sa peau chocolat sous une chemise écossaise et ses mains burinées par la mécanique.

— Stan !

— Alors, beauté ! Tu as ton nouvel appart' ?

J'ai droit à une accolade chaleureuse, c'est bon de retrouver les bras d'un ami en or.

— Je me suis installée aujourd'hui. Je pensais avoir terminé, mais j'ai lâché les cartons pour m'inscrire ici.

Ses lèvres charnues acquiescent, il opine de la tête et reprend, l'œil pétillant.

— Tu vas voir, Liverpool, c'est très sympa. J'ai beau tourner de ville en ville... Il n'y a qu'ici que je me sens chez moi.

Responsable de tous les centres du Nord de l'Angleterre, ce mécano au grand cœur a croisé ma route il y a une éternité à Blackburn. Tout en frictionnant mon dos, Stan me souffle qu'il y a tellement de bars et de salles de concert ici qu'on peut presque sentir l'odeur du rock dans certaines rues. Il relâche son étreinte, me fixe avec ses yeux brillants et un air doux.

— Et ta vieille Coccinelle jaune ? Elle roule toujours ?

— Toujours ! Grâce à toi. Elle dort sagement en bas de chez moi, j'ai ma place de parking attitrée. Attention, ça ne rigole pas...

— Voyez-vous ça... Madame s'embourgeoise !

— T'es con !

— Je te fais visiter et on s'occupe de la paperasse ?

*

Des dortoirs interminables, un réfectoire plutôt austère et une salle de réunion investie par des psychologues donnant de leur temps : sous les néons, je découvre la structure qui a le mérite d'être entretenue par des âmes charitables qui font de leur mieux. Devant les douches et les casiers individuels, on passe en revue le planning, la logistique, et mes disponibilités.

— Je peux être là tous les soirs en semaine... Sauf le vendredi mais je peux m'arranger.

— Non, on ne touche pas à ta soirée française !

Rien qu'à l'évocation de mon « rituel », je souris en pensant à une bonne bouteille de Tariquet, de la charcuterie et du fromage.

— À ce propos, Stan... je compte sur toi pour ma pendaison de crémaillère à la fin de la semaine. Tu viens, hein ?

— Faut voir si je n'ai pas trop de boulot mais je suis toujours prêt à boire un coup, ma belle.

Ses lèvres mauves effacent tout à coup son sourire, et il reprend plus sérieusement.

— Et toujours prêt à te venir en aide. Tu as des nouvelles de *l'autre* ?

L'autre. Ce seul mot me pétrifie. Je secoue la tête et croise les bras, réprimant le frisson sordide qui rampe le long de ma nuque. Stan verrouille sa mâchoire et son regard n'a plus rien de tendre.

— Quand je pense qu'il a levé la main sur toi... J'aurais dû voir plus tôt que tu vivais un enfer.

— Tu n'y es pour rien. Je... je préfère ne plus en parler.

Une porte verrouillée. Des éclats de verre contre le mur. De la violence plein la tête. Des coups. Et la peur que rien ne l'arrête. Ma gorge se noue sous l'emprise du passé. Sa paume chaude tapote mon épaule et il change de sujet pour mieux me préserver.

— Tiens, ça c'est le prospectus du centre et les formulaires. Tu peux commencer demain ?

Avant que je n'aie le temps de répondre, un SMS de ma *presque* sœur me rappelle à l'ordre. Voyant l'heure tourner, elle m'envoie la photo d'une margarita sans olive sur ma table basse. Kate n'arrivera sans doute jamais à intégrer le fait que je puisse manger bio. Stan se racle la gorge au beau milieu de mes réflexions.

— Molly ? Tout va bien ?

— Oui, pardon. Je commence demain sans problème. Il faut que je rentre, Kate m'attend.

Sur la pointe des pieds, je dépose une bise sur sa peau brune avant de m'éclipser. Stan me retient une dernière fois avant que je ne déguerpisse.

— Embrasse-la de ma part. Et attention sur la route, ma belle ! Le quartier est un peu « chaud » en ce moment.

*

Sur la table basse dont il vient de détecter les bords, Vector joue avec le carton de pizza et celui de mon repas du soir. Du fromage fondu plein la bouche, Kate est vautrée sur mon canapé qui n'a pas encore trouvé sa place définitive. Après une gorgée de soda, elle me demande comment je peux renoncer à une belle grosse part toute chaude.

— Franchement Molly... c'est pour les oiseaux les graines ! C'est quoi cette espèce de truc ?

— Du quinoa.

— Rien que le nom, ça me fait fuir !

— Tu devrais goûter...

— Plutôt mourir ! Par contre niveau packaging...

Elle se penche, s'empare de l'emballage avec ses doigts gras et détaille sous tous les angles la Biobox² que je commande de France. Un adorable petit coffret que je reçois régulièrement, contre un abonnement sur Internet.

— La boîte fait envie, j'avoue. On a l'impression de perdre du poids, juste en la regardant. Mieux, on dirait que tu sauves la planète simplement en mangeant ce truc.

² Un clin d'œil concernant « Un Youtuber à Croquer », ma première véritable romance.

Un design rétro, du papier recyclé et une typographie soignée, j'admets être sensible à l'emballage, c'est aussi important que le contenu en ce qui me concerne.

— Kate, par contre... Si tu pouvais enlever tes doigts pleins d'huile... Je les collectionne...

Nouveau coup de crocs dans sa part, tandis que Vector grimace et tourne sur lui-même, elle répond la bouche pleine et un sourcil arqué.

— Tu collectionnes des boîtes en carton ? Chérieusement ?

— Oui, j'aime beaucoup. C'est une boutique bio sur Bordeaux qui les vend sur le Web. Tu sais que j'adore tout ce qui vient de France...

— Attends... donc... tu reçois des graines par la poste tous les mois ? Et tu te nourris avec ça ? Et en plus tu gardes les boîtes ?

— Mais ce ne sont pas que des graines !

Mastication lente, regard perçant durant une poignée de secondes. Elle glousse et déclare que, décidément, elle ne me comprendra jamais.

— Sur cette effroyable évidence, je vais te laisser en paix Miss Graines-de-lin.

Revue après avoir englouti au moins deux mille calories, elle tend le poing vers Vector qui lève ses bras articulés pour checker avec elle.

— Je crois que tu as eu une grosse journée, je vais méditer sur ta façon de t'alimenter. Des bisous, Molly Pocket.

— Je déteste que tu m'appelles comme ça !

— Je tenterai de m'en rappeler à l'avenir. Et essaie de ne pas trop cogiter pour ta première nuit !

*

Mes trois serrures sont verrouillées, un soupir, vient le temps de savourer. Une fois seule, dans la chaleur enveloppante du salon, je range ma petite collection de Biobox sur l'étagère qui jouxte la cuisine. Six belles boîtes qui seront collectors un jour, j'en suis sûre. Je dépose la dernière chargée de billets et de pièces avec un sourire satisfait. Un sourire qui me rappelle que je continue d'économiser en cas de coup dur. Un vieux réflexe que je conserve même si je n'ai vraiment plus à me plaindre de mes revenus.

Là, je réalise qu'il y a bien longtemps que je n'ai pas connu de soirées aussi paisibles. Finalement, ce nouveau départ annonce peut-être des jours meilleurs. Après tout, j'ai eu une belle promo pour un job que j'adore, je suis propriétaire d'un chouette F4 et je suis en sécurité.

— Hey Vector, programme mon réveil pour 5 h 30.

— Alarme programmée à 5 h 30.

— O.K., lance ma playlist, tu seras gentil.

Quelque notes de piano me bercent, le son de *Paralyzed* rompt le silence et la douceur de « Fleurie » s'immisce entre les cartons. Il reste une tonne d'affaires à déballer, mais pour l'heure, avec un verre de vin comme compagnon, je n'ai qu'une envie, c'est de dessiner pour me détendre. Accoudée sur le plan de travail en granit, je m'apprête à crayonner quelques esquisses en fredonnant, lorsque je me rends compte que je n'ai pas vu passer mon portfolio en cuir dans le déménagement. *Où est-il ?* À l'intérieur, il y a mes croquis, mes projets et bien plus encore... Il n'est ni dans le carton *bureau*. Ni dans celui *W.C.* Nulle part ici, d'ailleurs. Trop tard pour se prendre la tête, j'abandonne pour ce soir, en me promettant de remettre la main dessus demain.

— Bonne nuit mon Vector.

Épuisée d'une journée décisive, je m'affale sur le lit et retrouve le confort de mes draps. Je me lève dans quelques heures et je compte assurer pour ma première journée dans mes nouvelles fonctions. Je tourne, je retourne, focalisée sur le plafond, puis sur les bruits de la rue. Et ce n'est pas le ronron des moteurs qui me perturbent peu à peu, non... C'est le son d'une guitare acoustique qui vient frapper jusqu'à mes fenêtres. *Il ne manquait plus que ça...*

Bientôt minuit, j'envoie valser la couette avec agacement et me poste devant la fenêtre. Non loin de l'échangeur, dans le square, je distingue la silhouette d'un homme. Abrité par le kiosque, il joue de son instrument à tue-tête. Si ce type à la voix rude et voilée s'en donne à cœur joie et me vole de précieuses minutes de sommeil, la pellicule de givre se formant sur les vitres de mon appartement me tord le ventre. *Le pauvre, la nuit est glaciale.*

Il ne me faut pas longtemps pour rapatrier deux parts de pizza froide et le reste de mon quinoa. Pire que d'entendre jouer trop fort, savoir que quelqu'un passe la nuit dehors juste en bas de chez moi m'empêchera de dormir à coup sûr. Avec un peu de chance et de diplomatie, il va se nourrir et lâcher sa guitare pour passer la nuit dans un endroit sûr.

Ni une, ni deux, j'enfile mon jean, ma tunique en laine et mon manteau avant de déverrouiller les trois serrures à l'entrée. Je referme sans bruit sous le spot du palier, lorsque la vieille voisine m'intercepte.

— Je vous l'avais dit que ce n'était pas une affaire !

Je me mords les joues par courtoisie et plonge mes clés dans la poche avant de fouler les premières marches sans relever, mais elle m'épingle en reprenant.

— Je vous déconseille d’aller voir ce SDF. Ça ne sert à rien. La gentillesse, comme les menaces n’ont aucun effet. Il n’y a que la police qui le...

— Vous lui avez déjà parlé ?

— Non, quelle idée ! En général, il s’arrête vers 1 h du matin. Il va falloir vous faire une raison.

Je reste suspendue à sa dernière phrase, comme si la fatalité était la seule option. Je connais les gens de la rue, je sais qu’une oreille attentive et une main tendue peuvent tout changer. Et puis j’en ai pour vingt ans de crédit, il y a forcément une solution, un compromis. Je fixe mes restes de pizza et de Biobox, me râcle la gorge, et descends une nouvelle marche.

— Bonne soirée.

— Entêtée à ce que je vois ? Bon courage, ma jolie.

Chapitre 5

Oliver



La température dégringole, j'espère que Bud trouve le sommeil et un semblant de paix dans ma planque. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, à la nuit tombée, c'est toujours le même cérémonial en ce qui me concerne. Une noisette de gel hydroalcoolique pour me laver les mains. Me brosser les dents soigneusement au pied du kiosque puis m'installer. Aligner devant moi ce qui reste de mon ancienne vie. Disposer chaque chose de manière rectiligne, avec une rigueur qui m'empêche de sombrer dans du grand n'importe quoi et de ne pas devenir dingue.

Un smartphone, des clés, mon médiateur et un portemine en inox. Chaque soir, je souffle sur mes doigts pour les réchauffer, avant de libérer ma gratte de son étui et de me mettre à jouer. Jouer, encore et encore pour ne pas qu'on m'oublie. Pour ne pas que j'oublie. Jouer en fixant les locaux de la société DesUrb. En scrutant l'appartement de l'autre pourri, qui se pavane dans son immeuble à la façade noire. Jouer en contemplant tout ce gâchis. Premières

notes grattées vite, sans aucun public pour écouter ma version acoustique de *No Mercy*, un morceau signé « Zayde Wølf ».

You thought you knew me
(*Tu pensais que tu me connaissais*)

You thought you knew me well
(*Tu pensais que tu me connaissais bien*)

But I keep on messing it up
(*Mais je continue de tout gâcher*)

I drank the poison
(*J'ai bu du poison*)

It got into my bones
(*Il est entré dans mes os*)

Now I keep on tearing you up
(*Maintenant je continue de te déchirer*)

Ce soir, j'ai envie de hurler, de jouer trop fort. J'ai besoin de me faire mal sur les cordes. Je veux qu'au chaud, à l'abri dans sa vie normale, *l'autre enfoiré* se souvienne de ce qu'il m'a fait. Je veux qu'il se rappelle que je suis là, dans les ténèbres, livré à moi-même et qu'un jour ou l'autre, il faudra payer pour ça.

You've been calling me insane-ah
(*Tu m'as appelé fou-ah*)

Let loose that rage in ya
(*Lâche cette rage en toi*)

*Cause I don't want your mercy
(Parce que je ne veux pas de ta pitié)*

Non, je ne veux aucune pitié, juste rétablir la vérité. Revoir où j'ai habité m'a blessé plus que je ne l'aurais imaginé. Ça soulève des choses en moi, une colère et une injustice que j'ai du mal à gérer. L'impuissance et la frustration bouillonnent, ma Gibson crie le plus fort possible sur le refrain, je pourrais m'en briser la voix, jusqu'à ce qu'une nénette traverse la rue d'un pas prudent. *Hey, mais c'est la gonzesse du déménagement ?* Silhouette fine, discrète bien qu'un peu téméraire pour oser venir me faire chier ? Mais par-dessus tout, une voix légèrement enrouée.

— Bon... bonsoir.

Une marche après l'autre, elle m'apparaît, sans bonnet, nature et fraîche à la fois. C'est un ovni, peut-être un peu moins candide que je ne le pensais. Un peu hésitante, elle claque des dents en dépit de son écharpe, mais continue de progresser. D'un rapide coup d'œil méprisant, je découvre des traits presque latinos saupoudrés d'une innocence qui me laisse penser qu'elle n'a rien à foutre dans cette ville. *Un piercing sur la lèvre, intéressant...* Je continue de gratter et l'ignore royalement, mais la petite bombe insiste.

— Vous m'entendez ? Je vous parle !

Nouveau regard dans sa direction, à la lueur du lampadaire, ses mèches châtain clair brillent bien qu'elles soient légèrement ébouriffées. Des yeux noisette, rieurs et brillants. Un menton fin, sublimé par une bouche à tomber. J'avais remarqué ses fesses d'enfer, mais pas ses lèvres généreuses, presque enfantines, aux commissures légèrement retroussées. La miss au carton rose est

plutôt du genre ultracanon, mais avec son Tupperware à la con, elle fait fausse route.

Depuis que je suis dans la rue, il n'y a rien au monde qui me braque plus que la charité. Parce que c'est du flanc, juste un pansement pour les bien-pensants. Je ne réponds pas, détourne mon regard pour le planter à nouveau sur le bureau d'études au loin. Et reprends sur ma guitare de plus belle.

I don't want your mercy no no
(*Je ne veux pas de ta pitié non non*)

Don't hold back give it to me now
(*Ne te retiens pas, donne-le-moi maintenant*)

I don't want your mercy
(*Je ne veux pas de ta pitié*)

D'habitude, les gens du coin qui tentent de venir vers moi comprennent en dix secondes qu'ils n'obtiendront pas gain de cause. En règle générale, ça se termine par une patrouille qui déboule un quart d'heure plus tard et me pousse à fuir au dernier moment – mais je reviens toujours, histoire d'avoir le dernier mot. Au contraire, elle approche encore, pose ses yeux sur mes affaires, mon sac, ma guitare. Je la sens curieuse, étonnée, je crois qu'elle cherche à comprendre. *Mais il n'y a rien à comprendre, beauté.* D'un regard en coin, je l'observe déposer lentement sa bouffe à côté de mon portable. Je la sens intriguée, absolument pas prête à me foutre la paix.

— Qu'est-ce que tu veux ? Rentre chez toi.

— Je... je vous ai entendu jouer et...

— Et quoi ? Tu veux monter un fan club ?

Je devine un minisourire alors que ses billes me lancent des éclairs. Je crois que ça me plaît, alors je lui lâche les dents serrées : « Je signe pas d'autographe, tu peux te barrer. »

— Pas la peine de me parler sur ce ton !

Je pensais que la rembarrer aurait suffi à la voir décamper mais elle prend racine et ne se démonte pas. *Madame est tenace à ce que je vois.*

— Il me restait un peu de pizza et du quinoa, alors je me suis dit que...

Pizza et quinoa ? Bipolarité alimentaire intéressante. Tu m'intrigues. Je cesse de jouer et enlace ma guitare en regardant ce petit mètre soixante de candeur.

— Et donc ? Tu voulais te donner bonne conscience ?

Sa bouche est un appel au crime, son piercing en plein milieu accroche mes yeux, mais il me faut plus que des lèvres sublimes et un strass blanc pour dissiper la rage qui bouillonne en moi. La miss ne bronche pas, de toute manière, il n'y a rien à dire.

— Hein ? Tu comptais m'apporter de quoi t'acheter un sommeil tranquille avant de regagner ton appartement de bourge et ta petite vie rangée ?

— Non, juste vous apporter à manger...

Délicatement, elle pousse ses restes dans mon périmètre. Je crève la dalle, mais elle ne m'aura pas sur ce terrain-là.

— Je veux pas de ta bouffe. Je veux pas de ta pitié. Je veux qu'on me foute la paix. C'est clair ?

Elle passe de l'ange châtain à la gamine vexée. Puis, les bras croisés sur ses petits pamplemousses que je me surprends à imaginer, elle recule mais ne cille pas.

— En parlant de foutre la paix, vous jouez très bien, mais...

Je dépose ma guitare dans son étui, décontenancé par le fait qu'elle soit encore devant moi après l'avoir envoyée chier à chaque fois que j'ouvre la bouche. *Elle ose me demander d'arrêter ?*

— Je viens d'emménager, pour être tout à fait honnête, j'ai pris un crédit sur vingt ans... Je ne me vois pas passer toutes ces années à vous entendre chanter.

Ah, voilà, on y est. Madame tient à son petit confort.

— Vingt ans de crédit, arrête, tu vas me faire pleurer.

— Pardon, c'était déplacé...

Elle peut bien mordiller son bijou et me lancer un regard embarrassé, ça ne change rien à ce que je pense des nanas comme elle.

— J'étais là avant toi, et je serai là après que tu foutes le camp d'ici. C'est mon kiosque, mon quartier, mon territoire. Va payer tes petites mensualités et lâche-moi la grappe.

Première fois depuis que je suis chez moi nulle part, que quelqu'un n'est pas effrayé ou même pressé de partir après un accueil pareil. *Qu'est-ce qu'elle fabrique ?* Elle s'assoit nature, presque à l'aise, ça me déstabilise. Et quand son pied heurte mon téléphone et fout en l'air mon alignement, ça me crispe. Elle fouille alors dans sa poche et me tend un flyer avec un sourire timide mais gorgé d'espoir.

— C'est un très bon refuge.

J'éclate de rire, et il n'y a aucune joie qui s'échappe de mon corps.

— Un refuge ! Tu te fous de ma gueule, en fait ?

Pas du tout d'après son regard. Non ses yeux ont une lueur on ne peut plus sérieuse, la miss me détaille comme si elle cherchait à imprimer chaque trait de mon visage dans son esprit. Ça me désarçonne alors qu'elle poursuit.

— Là-bas on pourrait vous aider, vous prendre en charge.

— Et tu pourras payer ton crédit dans un silence bien mérité. C'est ça l'idée ?

Du bout des doigts, je saisis le papier glacé alors que d'étranges étincelles ricochent au fond de ma tête. Des étincelles que je m'évertue à étouffer d'un souffle rauque.

— Je me mélange jamais aux autres.

Sans même lire une ligne du prospectus, je le froisse et le glisse au fond de la poche de mon sweat. Elle ne bronche pas, ne cligne même pas des yeux. Là, tout de suite, je viens de réaliser que sa beauté et son innocence me sont insupportables. C'est comme si sa « perfection » venait me narguer. Comme si par contraste, j'étais encore moins que rien. Croiser ce genre de nana aux confins de mes échecs, m'enfoncé davantage dans les travers de mon histoire.

— Vous devriez y réfléchir.

Elle me vouvoie, ce n'est pas du respect pour moi, cette distance accentue ce que j'éprouve. Ridicule et démunie, je n'ai pas de toit, je ne suis plus moi. Et elle est là, avec son empathie débordante à essayer de me comprendre. Alors, avec ma honte en bandoulière, je reprends ma guitare, souffle sur mes phalanges, et la dévisage avant de reprendre.

— Comment tu t'appelles ?

— En quoi ça vous regarde ?

Petit menton relevé qui n'a peur de rien, elle a du chien. Un petit caractère qui me fait doucement rire, mais cet instant a assez duré.

— Comme ça j'aurai un nom à mettre sur un visage. J'aime savoir à qui je casse les pieds chaque nuit.

— C'est à Molly que vous les cassez.

— Molly...

Dodelinant du chef, j'inspire un grand coup et sonne le glas de cette petite parenthèse.

— O.K., écoute-moi bien Molly : rentre chez toi. Achète-toi des boules Quies, offre-toi du double vitrage, ou fous-toi la tête sous l'oreiller et retourne à ta petite vie bien rangée. Parce que je ne bougerai pas d'ici.

*

Molly

Quel abruti ! J'étais venue en paix, avec les meilleures intentions du monde, mais je jette l'éponge sans un mot. Délaissant le kiosque, mon incisive plantée dans le piercing, je fulmine après cet arrogant désabusé. Mes bottines claquent sur le bitume humide et son animosité rebondit encore dans mon esprit. Son attitude également. Parce qu'au-delà des piques qu'il n'a cessé d'envoyer, il y a des choses contradictoires qui me troublent chez lui. Comme sa guitare, par exemple.

Ses tempes courtes, ses cheveux fins, longs sur le dessus et légèrement en bataille témoignent qu'il s'entretient ou qu'il soigne son apparence. D'ailleurs, à bien y réfléchir, ça colle avec son jean bien taillé, son sweat et même son blouson. Quand j'y pense, sa